

Peuplement et environnement insulaire

Archéologue à l'Orstom, spécialiste des cultures insulaires du Pacifique, Pierre Ottino a rédigé sa thèse sur l'île de Ua Pou où il a fouillé et étudié le site d'Anapua, un abri-sous-roche occupé autrefois par des pêcheurs, et la vallée d'Hakaóhoka et son aménagement ancien. Il présente ici la synthèse de ses travaux et nous aide à comprendre comment les Marquisiens anciens organisaient leur espace social en liaison avec leur environnement et l'univers de la nature. P. Ottino et son épouse, M.N. de Bergh-Ottino, ont publié en 1991 une plaquette «Hiva Oa, images d'une mémoire océanienne».



Prêtre de la tribu des Teii ;
coiffe de plumes de coq.
(Porter, 1813)

Les recherches archéologiques aux Marquises ne remontent qu'aux années 20, avec les travaux de R. Linton¹ qui s'intéressa à la culture matérielle et fit un inventaire de nombreuses structures de surface de l'archipel. Les premières fouilles, selon des méthodes scientifiques, sont encore plus récentes. Elles furent effectuées en 1957 par R. Suggs sur l'île de Nuku Hiva ; celui-ci s'intéressa autant aux sites à stratigraphie profonde qu'aux sites de surface. On lui doit notamment la découverte de tessons (première pour l'ensemble de la Polynésie orientale), la première chronologie de l'archipel et une typologie des *paepae*. T. Heyerdhal et E. Ferdon, quant à eux, s'attachèrent surtout à l'étude et la datation de deux sites majeurs des Marquisés comprenant de nombreuses sculptures (Lipona à Hiva Oa et Paeké à Nuku Hiva).

Il faut attendre ensuite les années 60 avec les travaux de Y. Sinoto à Ua Huka. Ils s'orientent vers la recherche des premiers peuplements, et la chronologie établie par Suggs s'en trouve modifiée ; l'archipel des Marquises est alors considéré comme le premier centre de peuplement et de dispersion des Polynésiens orientaux. On doit à sa collaboratrice, M. Kellum, l'étude approfondie des aménagements et de la répartition des structures de surface dans un territoire donné, la vallée de Hane.

Les recherches se poursuivront dans les années 70 à Hiva Oa avec les fouilles d'A. Skjolsvold à Hanapeteó et les travaux de P. Bellwood, dont notamment l'étude des aménagements de la vallée d'Hanatekuúa, et ceux de F. Peltier à Hanaiápa.

Ces travaux s'orientaient donc dans deux directions majeures, d'une part, la recherche des plus anciennes occupations avec des fouilles de sites ayant conservé une bonne sédimentation : les dunes et les abris-sous-roche et ce, afin de connaître la date du premier peuplement et les différentes étapes de la préhistoire marquisienne ; et d'autre part, l'étude

¹ Les ouvrages de référence des auteurs évoqués ici sont répertoriés en Bibliographie.



des structures de surface, de leur organisation et leur répartition territoriale.

À partir des années 80, la recherche archéologique s'intensifia et se diversifia avec notamment les travaux de l'Orstom² et du CPSH³ ; les recherches poursuivent les travaux antérieurs tout en s'orientant vers des voies nouvelles comme notamment les relations de l'homme avec son environnement et l'aménagement du territoire insulaire, depuis les premiers découvreurs jusqu'aux temps protopréhistoriques ; il s'agit de mieux connaître cette société océanienne dans les domaines les plus variés. Le premier peuplement pose toujours problème mais l'on ne peut réduire la chronologie à une austère échelle de dates et quelques pièces matérielles, si impressionnantes soient-elles.

Aujourd'hui, les questions de peuplement, de subsistance et d'environnement retiennent l'attention depuis longtemps déjà. Leur importance est telle qu'elles ont acquis un statut reconnu par nombre de politiques scientifiques et gouvernementales, et la plupart des recherches actuelles s'y rattachent de près ou de loin. En retracer les relations et interactions, reste un idéal et suppose la coopération de différentes disciplines.

Aux Marquises, comme dans de nombreux archipels océaniques, cette coopération est encore balbutiante. Ceci explique que, pour les exemples que nous aborderons, nous ne proposerons, à partir des données disponibles, qu'une vision partielle des choses que la poursuite des recherches viendra enrichir.

Retracer l'évolution conjointe des peuplements et des paysages pose en Polynésie Orientale, et particulièrement en Polynésie Centrale, un problème dû à la faible profondeur de temps, 2 000 voire 2 500 ans, ainsi qu'à une relative stabilité climatique des divers ensembles insulaires. Les perturbations de paysages, de reliefs, de l'environnement, furent ainsi le fruit de certains "accidents" tels les cyclones, les sécheresses, les tsunamis et l'affaissement ou le rehaussement de certaines îles...

Au sein de ce Pacifique le plus oriental, la variété des paysages ne s'exprime pas toujours à travers la préhistoire, mais plus souvent à travers la configuration géomorphologique des îles (basses et coralliennes, hautes et basaltiques, entourées ou non d'un récif...) ainsi qu'à travers leur répartition géographique (équatoriale, tropicale ou en dehors de ces tropiques...).

Les navigateurs austronésiens rencontrèrent ainsi, lors de leur reconnaissance de l'Océanie, une grande variété d'écosystèmes. Leur première implantation sur une île ou un archipel ne modifia guère, au début, ce nouvel environnement. Avec le temps et l'augmentation de la population, l'impact de leur présence se fit progressivement plus marquant. Lors de la découverte de ces îles par les Européens, l'environnement qui s'offrait à eux



Pyrogravure sur bambou

² Orstom : Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération. Le centre de Tahiti est installé à Arue (adresse postale : BP 529 Papeete Tahiti. Tél. : 43 98 87)

³ Centre Polynésien des Sciences Humaines, Te Anavaharau, installé à Punaauia, pointe des Pêcheurs (adresse postale : BP 6 272 Faaa Tahiti. Tél. : 58 34 76).

était ainsi bien différent de celui qu'avaient connu les premiers découvreurs océaniques il y a 1 000 à 2 000 ans.

Le schéma de ces modifications fut, dans ses grandes lignes, décrit comme suit dans les toutes dernières années par les chercheurs travaillant dans le Pacifique Sud :

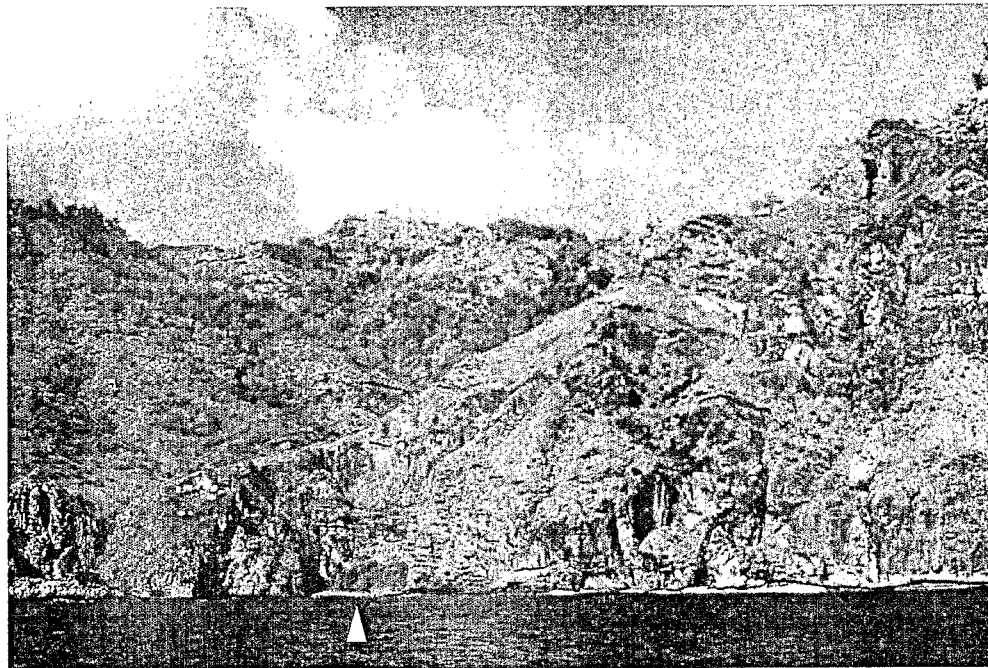
- exploitation et forte dépendance vis-à-vis des ressources sauvages durant la phase de colonisation suivant le peuplement initial ;
- modification et transformation des écosystèmes locaux, résultant de l'exploitation de la faune sauvage et du défrichage de la végétation naturelle ;
- expansion de la production agricole et accroissement de l'élevage, parallèlement à l'établissement permanent d'une population humaine et à son adaptation aux conditions environnementales locales ;
- réduction progressive de la nourriture carnée, les animaux domestiques ne compensant pas la source de protéines issue des espèces sauvages qui furent exploitées auparavant, et parfois éliminées, durant la phase de colonisation ;
- intensification croissante de la production agricole dans les dernières phases de développement de la société.

Ce modèle traduit la vision actuelle la plus reconnue. Les travaux en cours et à venir permettront de le nuancer car on ne peut le considérer que comme une hypothèse de travail qui, si elle repose sur des faits indéniables, en contient également d'autres nullement démontrés, ou qui pourraient être interprétés de toute autre manière. Nous en retiendrons que, dans un premier temps, les modifications dues à l'Homme interviennent sur la faune terrestre et marine puis sur la flore et concurremment sur le paysage qui s'humanise de plus en plus. Ces transformations du milieu se manifestent à la fois dans le temps et dans l'espace. Afin d'illustrer cette question nous aborderons deux cas : l'un concerne la chronologie relative d'un abri-sous-roche des Marquises et du matériel mis au jour, l'autre l'occupation de l'espace d'une vallée de ce même archipel.

Un abri-sous-roche : le site de pêche de Anapua

Contrairement aux autres archipels de Polynésie française, les Marquises se distinguent par l'absence de barrières coralliennes, les colonies de polypes présentes sont peu étendues et limitées à quelques rares endroits abrités. Le littoral est fait de falaises plus ou moins verticales, rompues par quelques baies frangées de galets à l'embouchure de vallées habituellement étroites et aux versants particulièrement pentus.

L'abri-sous-roche de Anapua se situe à l'extrémité sud-ouest de l'île de Ua Pou, il est bien protégé des alizés venant de l'est et autorise des pêches variées, de rivage, de haute mer, ainsi que de fond. L'absence d'eau douce n'autorise pas d'escales prolongées mais des arrêts temporaires lors de parties de pêche. L'abri-sous-roche est au pied d'une haute falaise d'abrasion marine. À la suite des changements du niveau de la mer, son plancher initial se trouve à présent à 1,50 m au-dessus des eaux.



Au pied de la falaise, l'abri-sous-roche d'Anapua (Ua Pou)

La surface actuelle de son sol est à 5 m au-dessus de la mer. Il y a 3,50 m de sédimentation. Celle d'origine anthropique, très importante, consiste en matériaux lithiques destinés aux structures et aux pierres de chauffe, en restes de végétaux apportés pour aménager le sol et alimenter les foyers et, surtout, en vestiges de consommation dont les coquillages et les poissons représentent le plus fort pourcentage.

Une datation au carbone 14 (*annexe 1 p. I*), effectuée sur un échantillon de charbon provenant d'une structure de combustion, à la base de la stratigraphie, situe l'occupation initiale du site vers 150 BC (*annexe 2 p. I*). Cette date semble raisonnable en fonction de l'analyse du matériel de Anapua ainsi qu'en comparaison des autres datations déjà connues pour les sites marquisiens et de ce que l'on sait du peuplement de la Polynésie. Ces datations posent cependant problème et nécessitent d'autres recherches.

Distribution du matériel principal de l'abri : vestiges de tortues, chiens, oiseaux de mer, rats, coquillages, poissons...

L'étude de la distribution du matériel principal de l'abri⁴ souligne la présence de la tortue et du chien dès les niveaux les plus profonds du site. Ces animaux caractérisent les phases anciennes de la préhistoire des

⁴ Sur ce point, on pourra, pour plus de précisions, se référer au Bulletin des Historiens et Géographes de Polynésie française, n° 2, février 93, Éd. CTRDP Pirae, Tahiti. Un premier graphique donne, répartie sur six phases, la distribution du matériel de cet abri-sous-roche. Un second graphique, de P. Kirch (Kirch P.V., *Prehistoric subsistence patterns in the northern Marquesas islands, french Polynesia*, 1973, *Archaeology and Physical Anthropology in Oceania*, n° 8, pp, 24-40.) résume les résultats des travaux de R.C. Suggs et de H.Y. Sinoto concernant les vestiges de subsistance.

Marquises. Tous les restes d'oiseaux recueillis sont ceux d'oiseaux de mer. Ils apparaissent tout au long de la stratigraphie, dès les temps les plus anciens, mais en très petite quantité. Les os de rat sont ceux du *Rattus exulans*, *kioé*, le petit rat océanien, essentiellement frugivore. Un fait remarquable est la présence assez surprenante du phoque à plusieurs niveaux stratigraphiques ; il pourrait avoir dérivé des Galapagos ou de l'île de Pâques, à moins qu'il ne manifeste une espèce disparue ou ne traduise des conditions océanographiques différentes de ce que l'on connaît aujourd'hui. Les crustacés et les oursins sont présents et bien plus nombreux dans les niveaux supérieurs. Poissons et coquillages constituent cependant la ressource principale.

• **Les coquillages : turbo et porcelaines...**

Les coquillages sont surtout représentés par des gastropodes, les bivalves étant peu nombreux. Ceci est dû au littoral rocheux et à l'écologie sous-marine des alentours du site. Les turbo (*Turbo setosus*, *potea*...) et porcelaines (*Cypraea* sp., *ũ*...) représentent plus de 50% de l'ensemble des coquillages du site. Ensuite viennent des patelles (*Cellana* sp., *titimo*) et des chitons (*Chiton marquesanus*, *māma*), qui restent appréciables dans l'alimentation actuelle des îles. À la suite de ces quatre familles, se trouvent en quantité mineure les drupes (*Drupa* sp. *pukāva*...), huîtres (*Ostreida* sp), cônes (*Conus* sp. *poô*) et nérites (*Nerita* sp.). La collecte des coquillages, sur les rochers découverts ou en eau peu profonde, fut toujours importante mais elle atteignit son maxima lors de la "phase transitoire", pour diminuer par la suite. C'est également le cas pour les poissons.

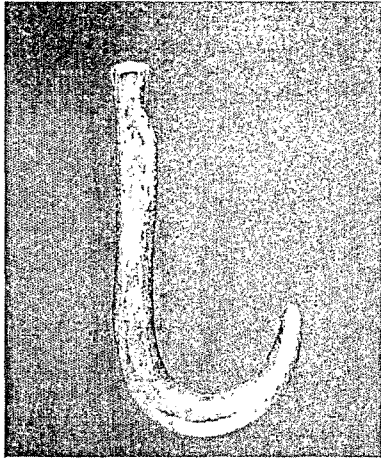
• **Les poissons : thons, bonites, mérours, rougets...**

Les os identifiés correspondent à 25 familles. La particularité du site est la forte proportion de Scombridés qui groupent des espèces migratrices du large (thons, bonites...). L'espèce capturée est ici de petite taille, il s'agit sans doute d'une bonite. L'importance des Scombridés, dans les études statistiques, apparaît nettement avec un fort pourcentage dans les niveaux inférieurs et un moindre dans les niveaux supérieurs. Les autres familles importantes sont les Serranidés (mérours, loches...), les Holocentridés (rougets, soldats...), les Balistidés (balistes, arbalétriers...) et les Lutjanidés (perches de mer...) quatre familles qui représentent 40% des poissons du site. Les Scombridés représentant à eux seuls 24%. Les autres prises importantes consistent en Lethrinidés (becs de cane...), Scaridés (perroquets...), Élasmobranches (requins, raies...) et Carangidés (carangues...) quatre familles représentant 22% des poissons.

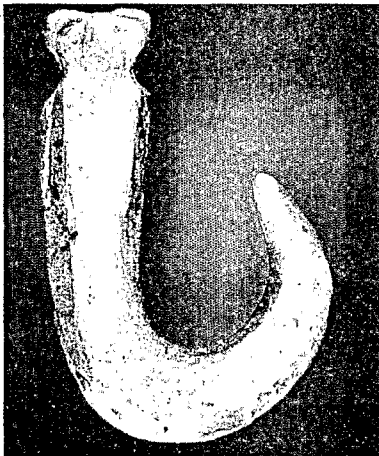
Le matériel ichtyologique

L'étude du matériel ichtyologique⁵ souligne la diminution des Scombridés ainsi que la progression inversement proportionnelle des Serranidés. La "phase transitoire" se distingue à la fois par un fort pourcentage de poissons et le plus grand éventail des variétés pêchées. À cette époque, le faible nombre des hameçons indique, s'il en était besoin, que d'autres techniques de capture étaient employées tels le poison, le harpon, les nasses, les filets...

⁵ Un graphique (cf. Bulletin cité en note 4) précise la répartition des familles selon les phases chronologiques de l'abri.



Hameçon élémentaire simple direct (IA)



Hameçon élémentaire simple indirect (IB)

Parmi l'outillage, les hameçons, façonnés à partir de la nacre (*Pinctada margaritifera, uhi*) au moyen d'éclats lithiques et de limes de corail, sont toutefois les plus nombreux du site. Ils permirent de différencier des évolutions et des phases dans sa stratigraphie. Ces hameçons sont de deux types : l'hameçon composé à cuiller, destiné à crocheter les poissons du genre bonite, et l'hameçon élémentaire simple. Ce dernier se subdivise, selon la typologie de Emory, Bonk et Sinoto⁶, en un groupe IA, en forme de U, où hampe et pointe sont plus ou moins parallèles, et un groupe IB, de formes plus variées, en général incurvées, voire circulaires. En dehors de ces distinctions majeures, la dimension des hameçons et le type de leur tête sont fondamentaux pour la différenciation et la distribution des hameçons à travers la stratigraphie.

Les niveaux inférieurs comportent un large éventail d'hameçons tant dans leurs dimensions que dans leurs formes. Ils sont destinés à une grande variété de poissons et à différentes techniques de pêche, dans des zones maritimes diverses. À l'inverse, dans les niveaux supérieurs, ce sont essentiellement les hameçons de dimensions moyennes qui sont utilisés, les formes deviennent standardisées, pour finir par se réduire pratiquement à un seul type : l'hameçon élémentaire simple direct destiné uniquement à la pêche littorale (IA). Dans les niveaux supérieurs, le type IB, l'hameçon élémentaire simple indirect, mieux adapté aux pêches profondes, est ainsi particulièrement rare et limité à la seule forme sub-circulaire. Le leurre à bonite suit cette tendance, bien représenté dans les niveaux inférieurs, il devient rare dans les niveaux supérieurs. Ce mouvement a pour parallèle les variations que nous avons vu dans les vestiges de poissons. Celles-ci montrent un fort pourcentage de Scombridés dans les niveaux inférieurs, et leur progressive diminution vers les niveaux supérieurs⁷.

Peuplement et exploitation des ressources marines

Anapua révèle, au travers de son matériel, divers caractères qui nous renseignent sur le peuplement de l'île et sur l'exploitation des ressources marines. Nous pouvons les résumer comme suit :

- À l'origine, l'occupation est peu importante, de petits groupes de pêcheurs viennent prélever une grande variété d'animaux sans choix particulier, poissons, coquillages, crustacés ainsi que tortues... Pour les poissons, la technique utilisée est essentiellement la pêche à la ligne qui a lieu du rivage et à partir de pirogues, tenues proches du littoral ou allant plus au large. La variété des espèces attrapées et des hameçons révèle, de la part des premiers Marquisiens déjà, une belle connaissance de leur milieu et des techniques nécessaires à son exploitation.

- Avec l'augmentation de la population, le site est très fréquenté, les pêcheurs s'y succèdent avec une telle régularité qu'aucun niveau stérile n'a le temps de se développer. La collecte de coquillages s'intensifie et plus

⁶ Emory K.P., Bonk W.J. et Sinoto Y.H., 1959, *Hawaiian archaeology : fishhooks*, Bernice Palau Bishop Museum, Special Publication n° 47, Honolulu.

⁷ Un tableau détaillé (in Bulletin cité en note 3) précise la datation relative de Anapua d'après les caractéristiques des hameçons et selon cinq chronologies marquisiennes.

encore la pêche. Les poissons sont capturés grâce à diverses techniques énumérées ci-dessus, et la ligne avec hameçon ne constitue probablement pas la méthode principale. D'une pratique individuelle, on passe sans doute à des méthodes communautaires plus rentables qui traduisent une augmentation de la population et nécessitent une organisation en groupe, sous la direction de spécialistes (*avaiki nui, avaiki pei, tuhuna ui úpēna*). Le produit de la pêche était alors partagé collectivement.

- Vers la fin des temps préhistoriques, on assiste à une baisse de la capture des bonites et des poissons en général. Cette diminution semblerait traduire un appauvrissement du milieu marin, conséquence d'une exploitation rendue intensive par l'augmentation de la population. Cette diminution, ainsi que la disparition des tortues, correspond parfaitement au schéma actuellement développé pour le peuplement des îles du Pacifique. Elle correspond également à la diminution du nombre et de la variété des hameçons, ce qui fut d'ailleurs interprété comme révélateur de la perte technologique des Marquisiens concernant la pêche.

Il faudrait cependant être prudent lors de telles interprétations des données archéologiques. En ce qui concerne la "diminution" des bonites, on sait que les Marquises sont encore réputées aujourd'hui pour la richesse de leurs eaux. Quant à la perte technologique des Marquisiens, il ne faudrait pas négliger le fait que, tout en disparaissant des sites archéologiques fouillés, l'hameçon à bonite continue étonnamment à être employé de nos jours. Par ailleurs, si l'on considère l'importance de cet animal, sa valeur symbolique notamment dans les traditions et dans la vie actuelle, combien il est apprécié des Marquisiens, il est difficile de croire à l'abandon de cette pêche hautement prestigieuse par simple défaut technologique. Il semblerait plutôt que la rareté des restes de bonite, et des hameçons qui leur étaient destinés, révèle un changement dans la valeur et le statut de cette pêche et des pêcheurs. Les bonites étant réservées à la collectivité et, ou, aux personnages les plus importants ainsi qu'aux divinités, il n'est pas étonnant de ne pas les retrouver dans un simple lieu de halte temporaire ; il faudrait les chercher sur les lieux mêmes des habitations, où elles étaient offertes, où elles étaient consommées, et encore là où rituellement les pêcheurs se rassemblaient après les parties de pêche. Cette pêche avait acquis un tel prestige qu'elle était soigneusement organisée et préparée par des spécialistes. La population dépendait de leur habileté, de leurs connaissances. Il n'était donc pas question de laisser cette source majeure de protéines animales entre les mains d'individus isolés, ce qui, de plus, ne correspondait pas aux formes d'organisation communautaire de la vie sociale. Par ailleurs, les bonites se déplaçant par bancs, on multipliait les chances en concentrant de bonnes équipes entraînées sur quelques pirogues adaptées à ce type de pêche.

Anapua : en conclusion...

Anapua, à travers les modifications des ressources marines prélevées, permet d'apporter des éléments d'informations sur l'augmentation de la population ainsi que sur certains aspects de l'organisation sociale et économique. La poursuite des recherches devrait permettre de nuancer ou d'adapter le schéma classique du peuplement de ces îles, où les

interactions homme-milieu furent trop souvent réduites à des dimensions purement technologiques et démographiques, sans qu'il soit tenu compte du développement social et culturel des groupes humains et de l'évolution des mentalités. Il faudrait ainsi s'assurer que la diminution de la pêche, repérable sur les quelques sites côtiers fouillés, ne soit pas due aux caractéristiques propres à ces sites et aux interprétations quelque peu fragmentaires données par les archéologues. Ceux-ci ne purent prendre en compte l'ensemble des techniques de pêche et menèrent leurs travaux sur des espaces limités et très particuliers.

Anapua, à travers l'évolution des hameçons et de l'ichtyofaune, livre avant tout des informations sur les techniques de pêches et l'exploitation des ressources marines. Cet abri présente en outre l'avantage de révéler cette évolution du plus lointain passé de l'île jusqu'à l'époque contemporaine. Il fournit ainsi des informations sur la source de protéines la plus régulière et la plus importante de l'alimentation locale : le poisson.

Le cochon, autre source majeure de viande, était en effet destiné à des occasions privilégiées et donc consommé assez rarement par les hommes, et pratiquement jamais par les femmes ; c'était, en fait, bien plus un apport exceptionnel et ritualisé qu'une base alimentaire. Anapua, du fait de sa situation, ne peut guère apporter d'éléments d'information sur cet animal ainsi que sur l'exploitation du monde végétal, base essentielle de l'économie vivrière des Marquisiens. La vallée de Hakaóhoka, sur la côte sud-est de Ua Pou fournit, par contre, sur ce dernier point, de très nombreuses données.

La vallée agricole de Hakaóhoka

Ici, l'étude de la chronologie du peuplement et de ses conséquences n'était guère envisageable, mais le terrain convenait parfaitement à une approche synchronique de l'occupation humaine d'une vallée-type, à la fin de la préhistoire marquisienne, à une époque où l'archipel avait atteint, semble-t-il, un optimum démographique, et où toutes les vallées étaient habitées et exploitées. Cette période se situe vers la fin de la chronologie de Anapua, à un moment où les ressources halieutiques diminuent et où l'agriculture semble pallier les divers déficits. La population, loin d'avoir un comportement prédateur, si tant est qu'elle l'ait eu, contrôle soigneusement l'utilisation des ressources naturelles et tire de la culture l'essentiel de sa subsistance.

La vallée, entité territoriale

Les Îles Marquises, d'origine volcanique, ont un relief jeune extrêmement accidenté, les terres y sont découpées en vallées étroites aux versants très pentus. Il n'y a pas de plaine côtière, ce qui est dû en grande partie à l'absence de récif corallien et diminue d'autant l'espace habitable. Le climat, influencé par le relief, se décompose en microclimats rattachés au type subtropical dont la variété et les sécheresses récurrentes eurent de grandes répercussions sur l'adaptation des hommes à leur archipel. Ils y développèrent une société caractérisée par un "système de vallée". Cette dernière constituait en effet le cadre géographique, social et pour une



*Moyenne et haute vallée de Hakaóhoka
(La végétation dense, concentrée le long de la rivière et des petits vallons,
abritait autrefois les structures d'habitat)*

bonne part, économique, de la tribu marquisienne. Le relief contribuait tout spécialement à faire de ces espaces le plus souvent encaissés, limités par des lignes de crêtes difficilement franchissables, un *fenuá* ou *henua*, une entité territoriale particulière, une "terre-patrie". Les Marquisiens y développèrent une organisation tribale jalouse de son indépendance et le refus d'un pouvoir unifié.

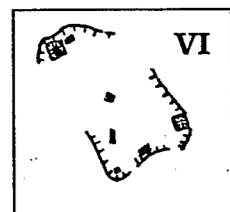
Hakaóhoka, vallée abandonnée

La vallée de Hakaóhoka, située au sud-est de l'île de Ua Pou, s'ouvre sur la baie de Hohoí. De la grève de galets jusqu'à l'intérieur des terres, elle s'étend sur plus de deux kilomètres. Faisant face aux alizés, elle est relativement bien arrosée et supportait à l'origine une couverture végétale dense.

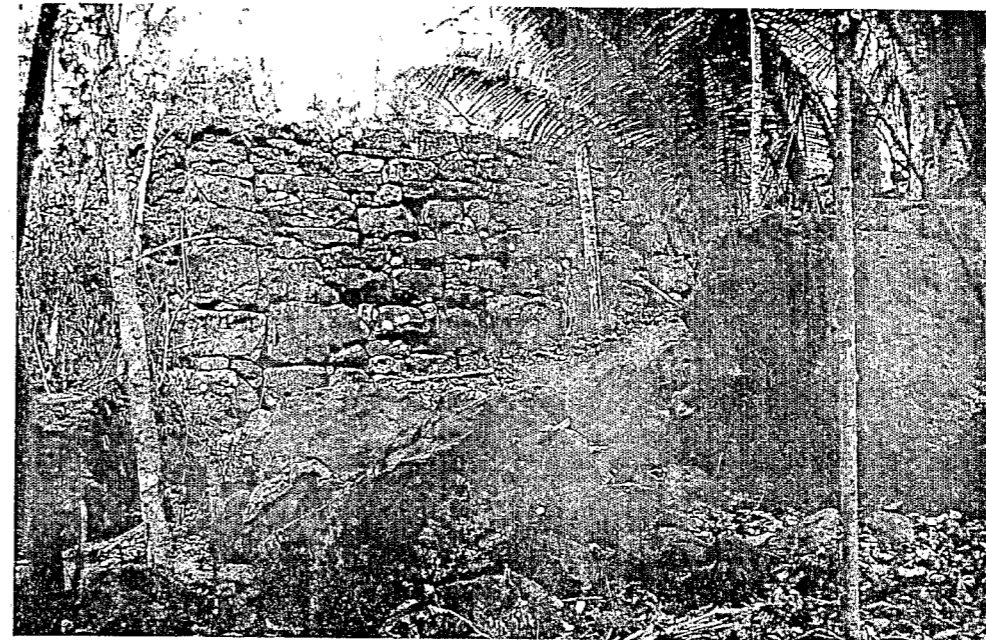
Il faut noter que cette vallée, à la suite d'une épidémie de variole dévastatrice, fut abandonnée vers les années 1860. Elle se trouva ainsi fossilisée dans le temps. Différentes zones purent y être mises en évidence. Leur caractère social et religieux propre s'y manifeste clairement. Leurs aspects liés à l'économie vivrière seront ici plus particulièrement développés. La vallée de Hakaóhoka est donc aujourd'hui déserte. De dimension moyenne par rapport aux autres vallées des Marquises, elle abritait une seule tribu, celle des Kaávahopeóá. Les structures lithiques et les sols d'habitat conservés, constituent des "documents" qui couvrent l'ensemble de cette unité géographique, territoriale et sociale. Ils offraient encore, au début des années 80, une image fidèle de la conception marquisienne de l'occupation de l'espace à la fin de ce qui fut appelé la "période classique", peu avant l'arrivée des Européens, puis lors des tous premiers contacts. Ils reflètent une organisation sociale ancestrale de caractère polynésien, teintée des particularismes que cette communauté marquisienne développa au cours des âges.



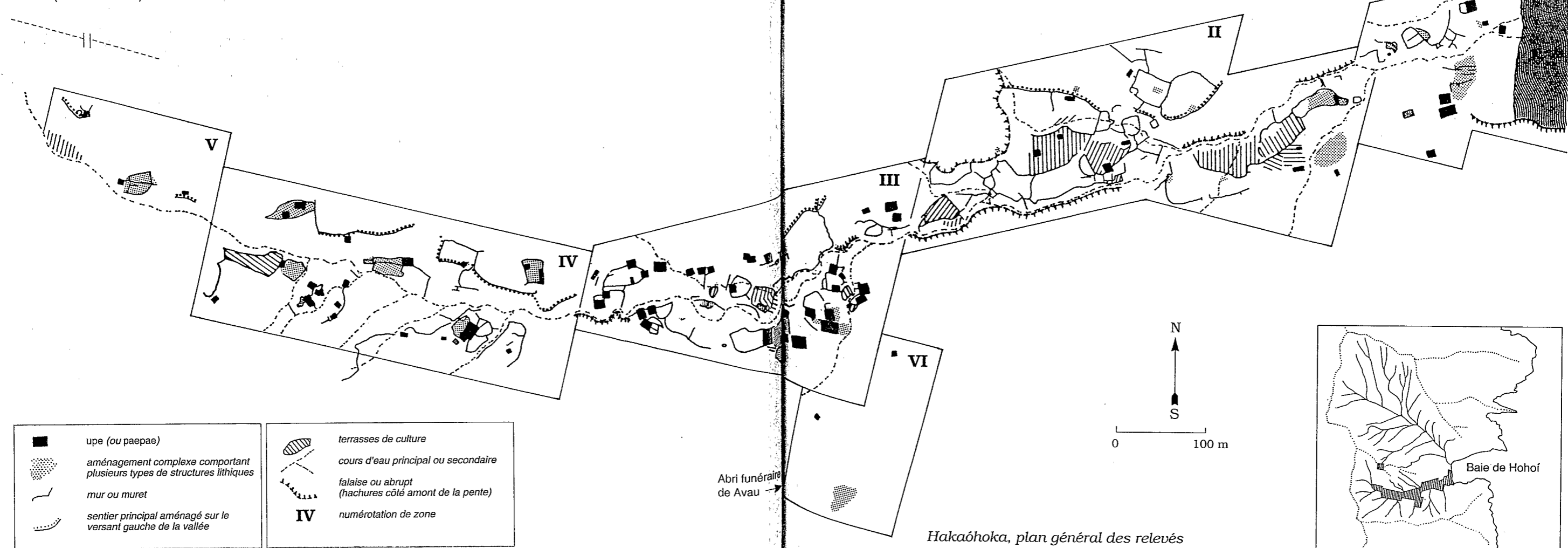
Terrasses de culture retenues par des murets, et encloses de murs les protégeant des porcs élevés en semi-liberté.

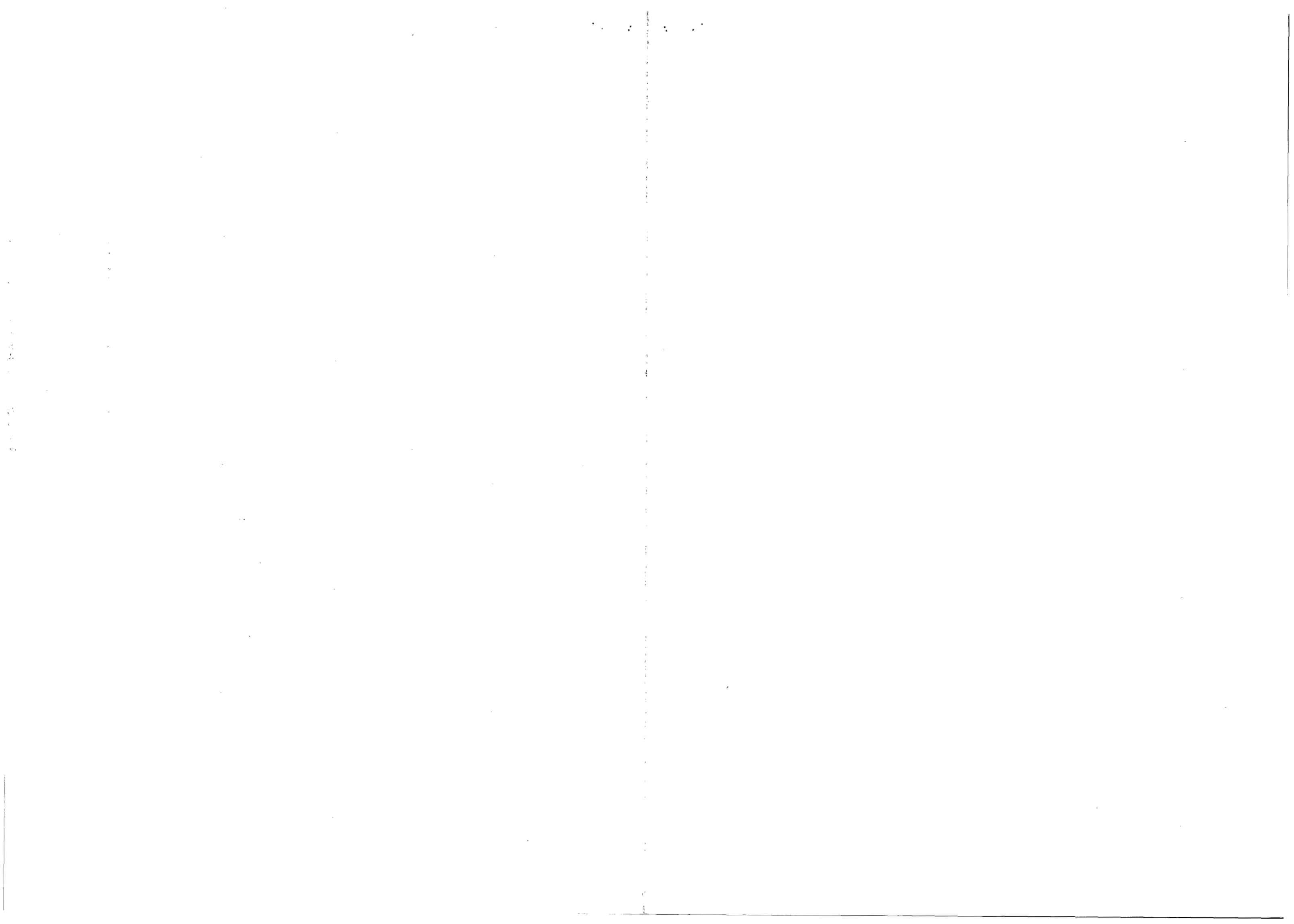


Teniuaefti (530 m d'altitude)



Paepae (ou upe) de la zone III Sur ce terrain, en pente, l'angle avant gauche se dresse à 5 m de hauteur. Pour une meilleure assise, les blocs de pierre de la chaîne d'angle, de grande taille, ont été disposés en triangle dont la base s'appuie au sol.





Hakaóhoka, une vallée structurée

La double page précédente (p. 84-85) présente les aménagements lithiques de Hakaóhoka qui consistent principalement en plates-formes, *paepae* ou *upe*⁸, en pavages, en murs et murets. Le type, la disposition et la plus ou moins grande densité des structures, laissent percevoir une partition de la vallée en six zones bien différenciées.



Ornement d'oreille féminin en os
pu taiana

La partie la plus profonde, très encaissée, forme un coude par rapport à l'axe de la vallée ; les pentes, fort raides, y sont le plus souvent couvertes de gros éboulis et des glissements de terrain s'y produisent. Ceci explique que seuls les mille six cents premiers mètres, à partir de l'embouchure, aient été véritablement occupés par les anciens Marquisiens. C'est le long du torrent principal, sur un espace d'environ soixante-dix mètres de part et d'autre de son lit, que la plupart des aménagements sont essentiellement localisés. Au-delà, les versants abrupts et plus secs ne comportent que des structures bien particulières, et elles y sont rares. Exception faite de ces dernières, la vallée "occupée" s'étend sur une pente moyenne de six degrés, du niveau de la mer jusqu'à une altitude de deux cents mètres environ.

La première zone (I) borde le territoire d'une mince bande de 50 m de large et comprend essentiellement des *paepae*. En arrière, la seconde zone (II) est très étendue, elle s'étale jusqu'à environ 700 m de la côte ; si quelques *paepae* et certains espaces pavés ont été relevés, l'essentiel des structures consiste en murs, murets et enclos. La zone III s'étend sur 400 m de la côte ; elle se situe au centre de la vallée ; les murs et enclos y sont nombreux, mais c'est surtout la concentration des plates-formes d'habitation qui retient l'attention. La zone IV s'étend sur un peu plus de 400 m, murs et enclos y sont assez nombreux, quelques plates-formes et des ensembles plus complexes sont présents. La zone V, à partir de 1530 m du littoral, est très pauvre ; ce fond de vallée est en effet peu hospitalier, très humide, sombre et encaissé ; quelques plates-formes s'y trouvent néanmoins, mais sont généralement petites. La zone VI, topographiquement plus en marge, est formée de deux ensembles : le premier comporte des abris et deux *paepae* funéraires, le second est le site de Teniuaefiti (530 m) qui domine la vallée. Il avait à la fois un rôle funéraire et une vocation de site refuge et de point de surveillance.

La vallée de Hakaóhoka déploie donc, sur un axe allant de la mer à la montagne, de *tai* à *uta* pour reprendre les termes polynésiens, différentes zones aux fonctions spécifiques. L'occupation de l'espace y est quasi totale. Entité sociologique et territoriale, lieu de résidence et de travail, la vallée marquisienne s'organise apparemment en fonction de trois facteurs plus ou moins déterminés par les besoins de la communauté et la géographie du territoire. Ces trois points sont respectivement l'usage et la surveillance de la mer, le lieu où se concentre la vie communautaire et enfin l'horticulture. Nous y reviendrons après avoir présenté les structures typiques rencontrées.

⁸ Plate-forme lithique surélevée, destinée à supporter une construction en matériaux périssables, habitation ou autre.

Le paepae, structure de base

Parmi les vestiges de cette ancienne occupation humaine encore omniprésente dans la plupart des vallées, l'un des plus caractéristiques des Marquises est le *paepae* (ou *upe*), plate-forme lithique quadrangulaire surélevée, qui constitue la base de très nombreuses superstructures. Il forme les soubassements des unités d'habitation, les socles et gradins des lieux publics, *tohua*⁹ où se déroulaient les cérémonies importantes rythmant la vie des vallées, ou bien, enfin, certains des éléments constitutifs des lieux sacrés les plus importants, *meâe*¹⁰ dont l'aspect variait en fonction du lieu, du relief, de leur vocation, etc.

Depuis les premiers temps de l'occupation de l'archipel, l'habitation principale semble avoir adopté un plan rectangulaire. La présence d'un pavage est plus tardive, et l'élaboration d'une plate-forme lithique encore plus récente ; cette dernière se développera pour atteindre, probablement aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, un caractère parfois mégalithique, surtout dans le groupe nord. Ainsi, à Hakaôhoka, la surface moyenne de ces *paepae* est de 85m², alors qu'à Hiva Oa, au sud, dans la vallée de Hanatekua étudiée par P. Bellwood¹¹, elle serait de 32 m².

Pour sa construction, cette plate-forme nécessite l'accumulation d'un matériau omniprésent dans tout l'archipel : la pierre. Trouvées sur les versants, dans le lit des torrents et sur le littoral, c'est la matière, la dimension et la forme des roches qui guident leur utilisation.



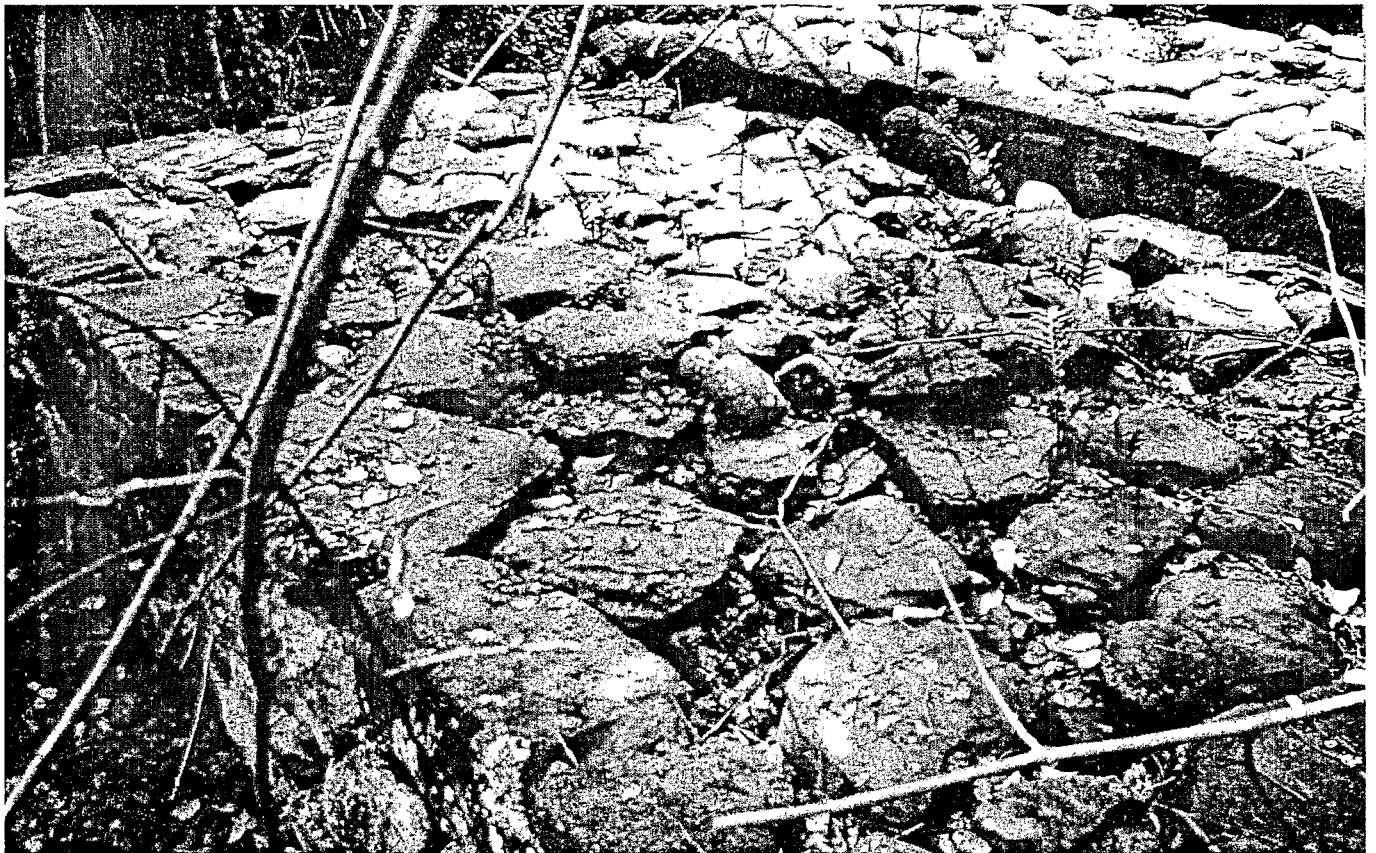
⁹ *tohua* : la construction d'un tel lieu de festivités était suscité par le chef ou la cheffesse à la veille d'un événement saisonnier ou familial dont la portée touchait toute la communauté. Ils en étaient les instigateurs et y investissaient d'une certaine mesure tout leur prestige. Qu'il s'agisse d'une création ou de réaménagement, les travaux n'étaient conçus qu'avec la participation du clan. Si cela supposait de grands efforts, c'était également l'occasion de grandes réjouissances qui faisaient date. Ce lieu était accessible à la quasi-totalité de la population. Il était simplement constitué d'un lieu dégagé, classiquement rectangulaire, entouré de murs, murets et structures surélevées faisant office de gradins, et plate-formes d'accueil sur les plus longs côtés. Les différents groupes que formaient les femmes, les vieillards, les guerriers, les invités de l'extérieur, étaient installés de façon bien distinctes. Sur les pans les plus courts se trouvaient des constructions plus particulièrement destinées aux dignitaires ou membres actifs des cérémonies, chants, danses et banquets qui s'y déroulaient.

¹⁰ *meâe* : contrairement au *tohua* accessible au plus grand nombre, seul les plus hauts dignitaires du clan, prêtres et chefs, avaient accès au lieu le plus sacré où se manifestaient les ancêtres divinisés du groupe. Cet espace reculé, évité avec soin par tous, était toujours *tapu* (interdit) mais l'était bien plus encore lors des rituels. Le terme s'applique à toutes sortes de lieux particulièrement sacrés et très diversifiés où était pratiqué un culte aux divinités ou ancêtres les plus puissants. L'un des traits originaux de ces sanctuaires marquisiens, par rapport aux *marae* des autres archipels polynésiens, et particulièrement de Tahiti, est qu'ils ne présentent pratiquement aucun plan-type. Lorsqu'un de ceux-ci a fait l'objet de travaux d'aménagement relativement importants, il comprend un ensemble de plates-formes, de terrasses et de murs, ainsi que des pavages dont l'organisation a fréquemment évolué, ce qui en rend la compréhension très difficile. Lors de leur élaboration, la topographie du lieu jouait un grand rôle car l'espace le plus élevé était, en principe, réservé aux rites les plus sacrés. Les accidents remarquables et la végétation y était soigneusement respectés. Au même titre que le ruisseau ou les rochers, surtout lorsqu'ils étaient remarquables, ils étaient intégrés au rituel et aux structures. Ils en étaient même certainement dans une bonne mesure, l'une des raisons d'être.

¹¹ Bellwood P.S., 1972. *A settlement pattern survey : Hanatekua valley, Hiva Oa, Marquesas islands*. Pacific Anthropological Records n° 17. Bernice Palau Bishop Museum, Honolulu.

L'établissement des *paepae* nécessite de nombreux travaux d'aménagements : nivellement, consolidation des pentes, étude du ruissellement et des dérivations des eaux... qui demandaient, par la suite, une surveillance et un entretien constants. Ceci explique, en partie, l'état pitoyable dans lequel se trouvent aujourd'hui nombre de structures.

La première assise, posée sur le sol nettoyé et, si besoin, terrassé, utilise parfois des rochers en place ou les vestiges d'anciennes structures qui "ancrent" la future construction. On ne peut cependant pratiquement jamais parler de fondations. Cette première assise délimite, tel un cadre, un espace interne comblé, au fur et à mesure du montage des assises supérieures, par un remplissage constitué, pour l'essentiel, d'un blocage fourni par l'épierrement des alentours ; ce qui débarrassait en outre le terrain des roches gênantes. Ce remplissage, constitué de blocs de tout venant, ne contenait pas ou très peu de terre, réservée aux surfaces de culture, il était ainsi particulièrement sec et sain. La pluie, qui s'abat parfois violemment sur ces îles et transforme le sol en surface boueuse et très glissante, ne stagne pas sur ces soubassements pavés car elle s'infiltrait rapidement à travers les interstices. Ces massifs lithiques abritaient ainsi, de l'humidité des vallées, à la fois les habitants et leur maison le *haé* ou *faé* fait de matériaux végétaux. Un autre avantage des blocs de basalte noir constituant ces plates-formes était d'accumuler la chaleur solaire et de la restituer aux occupants à la nuit tombante.



Ce *paepae* (8 m de côté) était sans doute celui du grand prêtre (*taua*) de Hakaóhaka (à l'avant, le pavage extérieur ; à l'arrière, un espace surélevé limité par une rangée de dalles de tuf volcanique soigneusement taillées)

Le *paepae* se montait donc à partir de ses murs extérieurs. Ceux-ci se représentent comme une superposition, régulière et parfois très ajustée, de blocs d'où peuvent saillir quelques pierres aidant à escalader le mur frontal, à moins qu'on utilise les interstices entre les blocs de parement. Une planche épaisse ou un tronc taillé d'encoches pouvait également servir d'échelle. C'est en effet la surface sommitale de ce socle lithique qui constitue le sol d'habitat. Elle se subdivise longitudinalement en deux parties, parfois égales et pratiquement toujours de niveaux différents.

Le premier niveau, le plus bas (sa hauteur, par rapport au sol, est de 2 m en moyenne à Hakaóhoka, et de 1 m à Hanatekuá), constitue la partie frontale, entièrement pavée de dalles ou de galets. Le dictionnaire de Dordillon donne les noms de *ae vaho* et *paehava vaho*, "pavé extérieur" pour le désigner. Cet espace ne paraît pas avoir été couvert dans les temps les plus anciens.

Le second niveau, en arrière, plus élevé de 40 à 70 cm, est séparé du premier par une bordure de gros blocs basaltiques ou, pour les plus soignés et sans doute les plus prestigieux des *paepae*, par un alignement de dalles rectangulaires, taillées dans une roche relativement tendre. Le plus souvent il s'agit d'un tuf volcanique, *keétu*, qui donna son nom à ces dalles épaisses, taillées avec soin et implantées sur chant. Cet espace surélevé constitue donc la partie arrière du *paepae* et se trouve entièrement couvert par l'habitation. Là encore, on retrouve une division longitudinale en deux parties à peu près égales : une partie avant pavée, désignée par le terme *paehava oto*, "pavé intérieur", et une partie arrière non pavée, ou *óki*, qui correspond au dortoir. Le pavage avant, qui ne devait en aucun cas être souillé, était constitué de pierres aussi lisses que possible, d'où l'usage préférentiel de grands galets (30 à 60 cm) du littoral ou de blocs roulés et polis par les torrents. Pour les lieux les plus remarquables - hiérarchiquement et religieusement parlant - même s'ils sont implantés très loin de la mer ou sur des versants très élevés, il n'est pas rare de trouver un pavage entièrement constitué de ces "galets". Là comme ailleurs, dans la construction ou les aménagements importants, de telles réalisations n'étaient envisageables que par la mobilisation du groupe autour d'un maître-spécialiste et du "commanditaire". Il est important de noter que toute activité était intimement reliée à un acte religieux, et un ensemble de valeurs symboliques était accordé aux divers éléments dont il vient d'être question.

L'habitation, par son élaboration, son implantation par rapport à la montagne, à la mer, au cours d'eau..., par ses occupants et leur position, s'organise en diverses dualités telles : extérieur/intérieur, avant/arrière, bas/haut, profane/*tapu*... qui évoquent l'étroite corrélation établie par le Marquisien entre le microcosme de son être et le milieu qui l'entoure, ce macrocosme naturel ou transformé par lui... Ainsi, la disposition architecturale de l'habitation marquisienne s'accorde parfaitement à celle du corps humain. Dans son sommeil, le Marquisien s'oriente perpendiculairement à l'axe longitudinal de la construction et place sa tête, la partie la plus sacrée de son être, vers l'arrière, le haut du *paepae*, soit une partie éminemment *tapu* de l'habitation ; ses pieds, quant à eux, s'orientent vers l'avant, vers l'extérieur, le bas, le profane... Ces couples symboliques d'oppositions s'organisent selon une même direction et dans

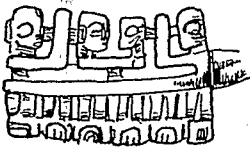
une même élévation progressive concrétisée schématiquement par quatre espaces que traverse le Marquisien en accédant au *óki*, et qui sont respectivement : le sol environnant en contrebas du *paepae*, la terrasse surélevée extérieure, puis le pavage intérieur du *paehava oto*, et enfin le *óki*, partie la plus privée et la moins accessible, située le plus en arrière et donc le plus en hauteur de la construction.

La vallée, son organisation

Après cette digression sur le *paepae*, qui est à la base de la plupart des constructions marquisiennes, qu'elles soient d'habitation bien sûr, mais aussi funéraire, religieuse ou communautaire..., revenons à l'organisation générale de la vallée et aux principales zones qui la caractérisent. Ces zones ou espaces traduisent les relations établies entre l'écologie des îles et les sociétés qui y vivent.

• L'espace littoral

Les embouchures de vallées, aux Marquises, sont des espaces précaires. Les raz-de-marée les bouleversent régulièrement, ce qui n'encourage guère les aménagements importants, en dehors de quelques structures spécifiques. C'est également l'un des lieux privilégiés des accrochages et raptis inter-tribaux. Dans cette zone de contact, où l'étranger à la vallée peut aisément débarquer; séjournent ceux qui règlent les relations et les échanges entre le *fenua* et l'extérieur, l'autre, l'ailleurs... que ce soit en termes amicaux ou hostiles.



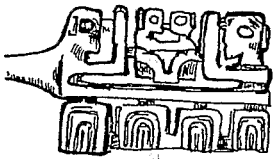
L'espace littoral est aussi le domaine de ceux qui savent et peuvent exploiter la mer, qui en échantent les produits avec ceux vivant plus à l'intérieur des terres. Les pêcheurs se rassemblaient sur un lieu de résidence provisoire situé près de la grève, où se trouvaient une ou plusieurs plates-formes consacrées aux activités et rites liés à la pêche. Ils se consacraient à des campagnes de pêche sous l'égide de maîtres-spécialistes lors de périodes rigoureusement choisies. Les travaux archéologiques effectués dans la vallée, alliés aux souvenirs recueillis auprès des anciens, permettent de suivre ces anciennes pratiques. Après leur sortie en mer, les pêcheurs remontaient la vallée avec leurs prises selon un cheminement précis au cours duquel ils déposaient quelques dons, avant d'atteindre le lieu central de la vie communautaire. À l'approche de celui-ci se trouvait un rocher, situé au pied d'un *paepae*, où des offrandes particulières étaient faites. Arrivés à la "place", le *tohua*, au centre de la vallée (zone III), la pêche était alors partagée en fonction de l'importance de chacune des maisonnées.

Cette partie littorale de la vallée est sans doute la moins propice à la culture car, face à la mer et aux alizés, elle est balayée par les embruns ; le sel se dépose sur la végétation que le vent, allié au soleil, dessèche rapidement. Aujourd'hui encore, seul résiste un cordon littoral de *mió* (*Thespesia populnea*) qui, à la limite de la grève et de la terre, assure une protection de l'arrière-pays en filtrant le vent et la plupart des embruns. Ainsi, derrière cette barrière végétale et "naturelle", bien que son introduction initiale dans l'archipel ait sans doute été le fait des hommes, quelques enclos pouvaient abriter des plantes se satisfaisant d'un sol relativement sec et ingrat. Cette côte enfin, devait, comme aujour-

d'hui, mais à un moindre degré, être plantée de cocotiers, qui résistent bien aux conditions littorales.

• L'espace communautaire central

Le centre de la communauté se situe souvent à une bonne distance de la côte, dans la moyenne vallée (zone III ici) où l'espace est habituellement large, avant de parvenir aux parties étroites et escarpées qui, souvent, annoncent le fond des vallées. C'est dans cette zone que se situent la résidence du chef, les structures publiques et religieuses qui s'y rattachent ainsi que les dépendances à caractère semi-collectif. On y trouve la plus forte densité de plates-formes d'habitation et de petits enclos. Ces structures sont accompagnées d'un ou plusieurs aménagements, liés à la vie communautaire publique et religieuse tels une place de réunion *tohua*, un espace sacré *meáe* et, plus rarement, un site de défense *pā*, sorte de point de refuge ou de résidence pouvant abriter la population qui ne participe pas à la défense du territoire.



Chaque maisonnée ou unité d'habitation possède un ou plusieurs enclos attenants. On y cultivait quelques unes des plantes les plus "précieuses" ou les plus utilisées, qui devaient être constamment entretenues et protégées des appétits les plus divers. Ainsi peut-on citer la canne à sucre, *to*, (*Saccharum officinarum*), utilisée à la fois en tant que friandise et plante médicinale, le gingembre d'Océanie, *eka* ou *ena* (*Zingiber zerumbet*), qui est connu comme plante tinctoriale et dont la valeur symbolique dépasse largement cette propriété, le *kava* (*Piper methysticum*) est la seule plante "stupéfiante" autrefois connue dans cette région. Son usage était réservé aux membres éminents du groupe et aux visiteurs de marque, c'était aussi une plante médicinale importante. Le mûrier à papier, *aute* (*Broussonetia papyrifera*) est encore très réputé comme plante à *tapa*, on surveillait régulièrement sa croissance, et le développement des bourgeons donnant naissance à des ramifications était évité.

En dehors de ces jardins, il y avait également des enclos le long du torrent et de ses affluents, où étaient probablement plantés des Aracées et des espèces ayant besoin d'une forte humidité. On pouvait planter, en haies délimitant les différentes parcelles par exemple, les mûriers à papier et les cordylines, *ti* (*Cordyline fructicosa*) qui étaient à la fois une plante d'ornement, une plante apotropaïque et une source importante de sucre, après la longue cuisson de ses tubercules dans de grands fours.

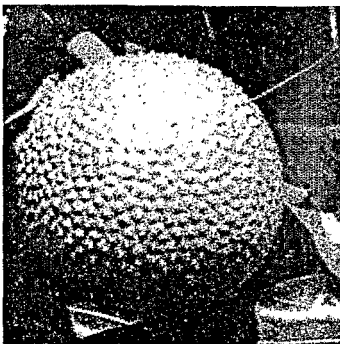
En ce qui concerne l'arboriculture, elle ne semble pas avoir été particulièrement orientée, ici, sur l'alimentation, et l'espace aurait manqué pour des plantations importantes ; l'ombrage, par contre, était très recherché autour des espaces habités. On y trouve les premiers châtaigniers d'Océanie, *ihi* (*Inocarpus edulis*), de même que les premiers arbres à pain, *mei* (*Artocarpus altilis*). À chaque naissance ou mariage, un arbre à pain, au moins, était habituellement planté, ainsi que des mûriers pour fabriquer l'étoffe, *tapa*, et assurer ainsi l'avenir. Le cocotier, selon la variété, était utilisé pour son eau, pour confectionner l'huile protectrice, *pani*, des médicaments, ou des récipients..., les palmes servant à toutes sortes de tressages. Le bancoulier, *ama* (*Aleurites moluccana*), est également bien représenté, sa noix oléagineuse, comestible à petite dose, servait notamment à l'éclairage. Dans cette partie centrale de la vallée, c'est néanmoins le

banian, *aoa* (*Ficus prolixa*), qui est le plus présent. Atteignant d'énormes proportions, il accompagne de son ombre quasi tutélaire chaque lieu de vie, chaque maisonnée, chaque espace de réunion. Il abritait à jamais des os d'ancêtres et les reliques que l'on voulait protéger des intentions maléfiques. Tous furent plantés lors de l'élaboration d'aménagements importants auxquels ils furent intimement associés, il y a de cela plus d'un siècle, et pour bon nombre d'entre eux, il faut remonter bien au-delà.

La circulation dans cet espace est marquée par un sentier principal, parfois bordé de murets sur un ou deux côtés. Son cheminement pouvait être ponctué par le contournement d'un *paepae* ou le franchissement du torrent. Un autre chemin, établi sur le versant gauche, allait de l'embouchure jusqu'au fond de la vallée. Il était barré par un certain nombre d'obstacles qui devaient assurer le contrôle de sa fréquentation. Il permettait, en allant au plus droit, de relier rapidement des points extrêmes tout en évitant de passer par le lieu de concentration de l'habitat ainsi que certains endroits *tapu*.

• L'espace agricole

Celui-ci correspond aux parties des vallées choisies pour la fertilité de leur sol, leur facilité d'irrigation ou leur humidité naturelle nécessaire à la culture de certaines espèces, pour leur fraîcheur convenant à d'autres, etc. Les Marquisiens connaissaient bien le milieu qui les environnait et les partis qu'ils pouvaient en tirer. Ils ont modifié, adapté, sélectionné terrains et espèces végétales en fonction des nécessités. On compte ainsi plus de deux cents variétés d'arbres à pain sélectionnées¹² en fonction de leur capacité à fructifier selon les types de terres, les altitudes et les périodes de l'année, ou bien encore pour leurs propriétés à se conserver, à cuire rapidement, à donner des graines ou beaucoup de latex, etc., ce qui fait de l'archipel marquisien le foyer le plus important de développement de cet arbre en Polynésie. Il en va de même, mais à un moindre degré, pour les bananiers, la canne à sucre, les Aracées, le *kava*...



Feuille et fruit
de l'une des nombreuses
variétés d'arbre à pain.

Les Marquisiens ont maintenu les conditions optimales à la croissance spontanée d'espèces utiles d'appoint. Ils conservèrent ainsi en "réserves naturelles" des endroits où poussaient d'elles-mêmes toutes sortes d'espèces ayant des vertus médicinales, tinctoriales, apotropaiques... dont ils n'avaient qu'épisodiquement besoin et qui ne nécessitaient pas de soins particuliers. C'est souvent le cas des fonds de vallées et de vallons, des cols et sommets, des versants malaisés...

Dans les enclos situés auprès des habitations principales se trouvaient au contraire, nous l'avons vu, des plantes fréquemment utilisées ou celles qui devaient être entretenues avec soin et protégées de l'appétit des animaux. Mais ces surfaces ne pouvant être suffisantes, les Marquisiens furent amenés à utiliser, puis modifier, tous les espaces propices à la culture afin d'y développer la croissance d'espèces dont ils avaient besoin en plus grande abondance. Cette nécessité amena la tribu, au fil des temps, à exploiter le plus de terrain possible et à le protéger en contrôlant les phénomènes de ravinement, d'érosion, de débordement des torrents...

¹² Brown F.B.H., 1935. *Flora ad southeastern Polynesia*. Bernice Palau Bishop Museum Bulletin n° 130. Honolulu.

Les différences de nature des sols furent utilisées en fonction du meilleur profit que l'on pouvait en tirer. Les terrains aisément inondables ou recueillant beaucoup d'alluvions, furent aménagés en petites terrasses, ils furent épierrés. Des parcelles furent constituées et entourées de murets, de façon à protéger ces lieux de culture des dégâts des eaux ou du passage des porcs, laissés à divaguer en toute liberté. Des terrasses s'étagèrent sur les pentes humides, au sol assez profond et en bordure des torrents, permanents ou intermittents, ou bien encore là où les ruisselements étaient suffisamment fréquents.

Ces lieux nécessitaient des travaux d'aménagement ou d'entretien constants, et ce, parfois sur des surfaces importantes. En raison de ces nécessités d'entretien et de surveillance, un point ou un ensemble de résidences, plus simples qu'ailleurs, s'y retrouve fréquemment dans les proches environs, de même que des structures associées à ces cultures et qui comprennent des pavages, de petits enclos et parfois des ensembles de silos.

Un paysage humanisé

Si le paysage végétal épouse la topographie et l'écologie locales, il témoigne surtout de l'organisation territoriale traditionnelle d'un groupe humain. D'appartenance polynésienne, ce dernier développa au cours des siècles sa propre originalité, en s'adaptant et en assimilant les propriétés et particularismes de son univers. Sa stratégie de l'environnement consista à utiliser judicieusement les conditions naturelles et à "se nicher" au sein d'un territoire transformé par ses interventions et ses plantations constantes. Ainsi, les cultures témoignent d'une part, de leur importance alimentaire et des remarquables connaissances horticoles dont elles étaient le fruit et, d'autre part, de leur rôle social.

Au-delà des contraintes climatiques et des conditions écologiques, la tribu manifeste clairement son intelligence du milieu et sa volonté d'organisation à travers un paysage recréé. *«Aux paysages "naturels" façonnés par les seuls rythmes bioclimatiques [...] l'homme, facteur écologique nouveau, va substituer un cadre fabriqué pour ses besoins...»*¹³ que nous pouvons résumer comme suit :

- Le centre (III) bien protégé, concentre les structures communautaires et religieuses au milieu des unités d'habitation. Le côté alimentaire des plantations n'est pas ici primordial, les espèces végétales semblent plutôt associées à un aspect cérémoniel, religieux et social de la vie communautaire.
- De part et d'autre de ce centre, deux grandes zones, les plus étendues, sont cultivées et récoltées collectivement, l'une, en aval (II), est orientée vers l'horticulture, la culture des plantes alimentaires à tubercules surtout ; l'autre, en amont (IV), vers l'arboriculture, la culture des arbres alimentaires à fruits.
- Au fond de la vallée (V), une zone de refuge, de cueillette et de survie.

¹³ Guilaine J., 1992. *Nous, les enfants du Néolithique*. Science et Vie, n° 178, pp. 162-4.

- En littoral (**I**), une zone de défense contre les éléments, vents et embruns, et contre ceux d'ailleurs, les ennemis potentiels venant de la mer. Dans cet espace, la culture ne tient pas une grande place, si ce n'est celle des cocotiers. Les quelques *paepae* témoignent d'une orientation préférentielle de cette zone vers la pêche, la distribution des produits de la mer, ainsi que la défense du territoire.

- Sur les hauteurs (**VI**), que ce soit sur les versants ou à leurs sommets, les sites repérés sont difficiles d'accès. Ce sont des sanctuaires où les os des ancêtres sont à l'abri, dans des aménagements sépulcraux qui dominent l'espace habité tout en étant à l'écart. Ils se situent également dans cette zone dangereuse de frontière et de passage entre le *fenua* et l'ailleurs, où ceux qui habitent l'île peuvent se manifester et arriver par surprise. On y trouve ainsi, comme à Teniuafiti, des sites de refuge, de défense, ou de surveillance. Ces sites se tiennent donc en des endroits retirés, sur les hauteurs où la végétation ne fut pas ou peu modifiée. Comme les os des ancêtres, ils sont ainsi confiés à des lieux naturels et souvent remarquables.

Cette stratégie de l'environnement et l'organisation du territoire, auxquelles il vient d'être fait allusion, présentent certains avantages. L'intérêt de la situation centrale, du "cœur" de la tribu, est de le protéger efficacement au sein de ses cultures, de son paysage culturel et culturel élaboré par la communauté elle-même.

En dehors de sa fonction première, la zone horticole, qui suit l'espace littoral, fait également office de zone tampon. En cas d'attaque, l'ennemi, après s'être heurté à la bande côtière, devra encore affronter et traverser les vastes "jardins" de cette basse vallée (zone **II**). S'il y détruit les récoltes, la gravité de ce geste ne sera pas tragique car, les plantes ayant des cycles de 6 à 12 mois, la remise en état des cultures sera relativement rapide. L'ennemi s'y épuisera sans doute déjà avant d'arriver au cœur où se concentrent les maisonnées (le commodore D. Porter l'expérimenta en 1813, lors des combats livrés contre la coalition Taïpi, dans la vallée de Taipivai, à Nuku Hiva ; et également les Français, en 1842, dans la vallée de Vaitahu, à Tahuata, une île du groupe sud cette fois).



Au-delà du centre communautaire **III**, la zone **IV**, comparée à **II**, concentre par contre l'essentiel de la réserve alimentaire sous forme de taro (*taô*), de bananes... mais surtout d'arbres fruitiers, tels le *ihi* et le *mei*. Ceux-ci sont à la base de l'alimentation car, en dehors de l'usage quotidien qui en était fait, leur production était stockée, pour le *mei* surtout, et peut-être le taro dans une moindre mesure, dans des fosses-silos afin de pallier les périodes de restriction entre deux récoltes ou lors d'incidents indépendants des cycles climatiques. La localisation de cette zone **IV** assurait aux plantations une humidité constante, même en période de sécheresse. La zone **II** quant à elle, plus proche de la mer, devait présenter sans doute des difficultés d'entretien et d'irrigation, car l'humidité ambiante n'y était certainement pas suffisante tout au long de l'année. Dans la zone **IV** au contraire, le taro pouvait se maintenir sans entretien particulier, et les grands arbres également ; leur survivance en témoigne.

Cette présentation schématise, autour des questions de peuplement, de subsistance et d'environnement, le fonctionnement de l'occupation d'une

vallée. La réalité, en fait, propose des variantes en fonction de la pression du milieu, de l'originalité du groupe humain ou des événements politiques.

La vie de la communauté se ramifiait sur tout le territoire de la vallée. Elle appuyait son équilibre sur une réelle spécialisation de l'espace. L'équilibre alimentaire de cette société reposait sur l'exploitation raisonnée des ressources végétales, de celles de la mer (poissons, coquillages, crustacés et algues), de celles tirées de l'élevage extensif du porc. Le domaine de la vallée le plus souvent utilisé par la tribu ne doit pas ainsi occulter des espaces moins fréquentés ou plus en marge, tels les flancs escarpés, les lignes de crête et les points encaissés du lit du torrent. Si les diverses activités humaines se concentrent en des nœuds géographiques précis, elles s'étendent également sur un réseau, plus lâche, ponctué de lieux bien connus et visités occasionnellement. Ainsi, les tâches liées à l'exploitation de la mer ont conduit les Marquisiens à connaître parfaitement les hauts fonds, les "trous à thons", les moindres rochers, les petits abris dans les falaises où, parfois, un simple point de relâche, un atelier, un autel, furent installés. La plupart de ces lieux sont encore connus et utilisés.



Les travaux liés à la culture - épierrement, terrassement et constitution de murets - furent effectués sur tous les terrains suffisamment propices, même éloignés, difficiles d'accès ou ingrats. Les fonds de vallons furent également utilisés pour les plantations : bananiers, arbres à pain, kava... qui semblent avoir été cultivés même fort loin des habitations. En dehors des cultures, il y avait également une grande activité de cueillette et de ramassage de fruits, plantes et racines. Les flancs de vallée, les points élevés en altitude, constituaient des réservoirs indispensables où l'on récoltait certains bois tel le santal, certaines plantes utiles à la pharmacopée marquisienne ou de simples plantes ornementales, mais ô combien recherchées dans ces îles. Ils étaient enfin les lieux ultimes où étaient trouvés les aliments de survie lors des terribles temps de disette qui revenaient cycliquement frapper cet archipel en raison de sa latitude.

L'impact de l'homme sur la végétation et le paysage fut, on le voit, particulièrement important, et ce d'autant plus que la population s'accrût et que la culture constituait la base de son économie vivrière. À la forêt primaire, qui couvrait les Marquises avant l'arrivée des Polynésiens, fit donc progressivement place une végétation anthropique. De cette forêt originelle subsistent quelques éléments, surtout là où la pression démographique fut la moins forte, et donc, le plus souvent, là où les conditions de vie étaient les plus ingrates. Les vallées, riches et densément peuplées, furent au contraire particulièrement touchées par les effets de la présence humaine, mais on y conserva toujours ces franges servant de réserves naturelles dont il fut question auparavant. C'est principalement par les défrichements, les feux et l'apport d'espèces nouvelles que cette structure forestière primitive fut progressivement modifiée... et humanisée totalement.

Pour conclure

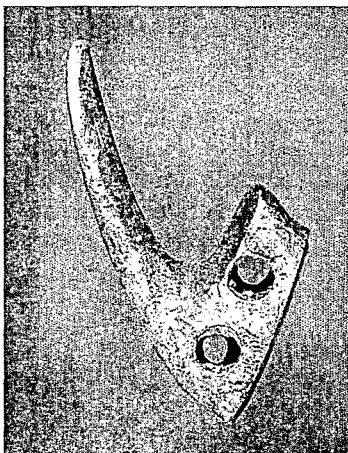
Par sa situation et sa topographie, la vallée constitue un univers homogène, relativement clos, sis entre les lignes de crêtes, le long du torrent principal. Ce monde s'organise selon l'axe majeur constitué par ce

torrent et la vallée elle-même. Oasis connue et sûre, au sein d'une île qui l'est moins, cette dernière constitue réellement le *fenua* ou *henua* des Marquisiens qui relie, par son orientation, la mer et la montagne.

Au centre de cet axe est enchâssé le cœur de la communauté. Cette situation, loin d'être anodine, situe le "village" et le Marquisien dans la partie la plus humanisée de son monde linéaire. Ce centre, à égale distance des deux pôles opposés et complémentaires constitués, d'une part, par la mer, et de l'autre, par la montagne, est bordé symétriquement par deux espaces humanisés, très fréquentés, où l'agriculture, et donc les ressources alimentaires, tiennent une place primordiale. De part et d'autre de ces zones, se situent deux autres espaces moins fréquentés où la nature conserve nombre de ses droits. Ces lieux sont craints. Ils touchent à la mer et à la montagne qui représentent la Nature par excellence, et donc des univers qui ne sont pas vraiment ceux de l'Homme en temps normal : ils se situent sur les franges du monde connu par le commun des mortels. Ces lieux-frontières n'en ont pas moins de valeur, car ils constituent des refuges, des lieux de fuite et de sécurité lorsque le cycle habituel de la vie est perturbé par des accidents naturels, ou dus à l'homme. C'est lorsque l'équilibre quotidien est rompu que le Marquisien se trouve contraint de quitter son monde humanisé et de pénétrer dans le monde naturel, parfois de son vivant, et presque toujours à sa mort.

Au cours de ce texte, les questions de peuplement, de subsistance et d'environnement furent illustrées par un exemple marquisien. L'intérêt de l'étude de Hakaóhoka fut de prendre en compte l'ensemble du territoire d'une tribu, à savoir ici la vallée, et de montrer son organisation sociale, économique et aussi environnementale. Cette organisation se situe à la veille de la période historique, soit au début du XIX^{ème} siècle. Les travaux archéologiques ne nous permettent pas encore d'en suivre la mise en place au cours de la préhistoire. Des études palynologiques et, plus généralement, des études concernant l'écologie fourniraient des informations particulièrement intéressantes sur l'anthropisation de ces paysages.

Si, par la culture, les Marquisiens assuraient leur alimentation principale, les ressources marines eurent toujours une importance primordiale, et peut-être plus encore lors du peuplement originel de ces îles. Anapua nous offre ainsi des éléments sur l'exploitation de ces ressources et, grâce à sa stratigraphie, remonte du plus lointain passé de l'île jusqu'à l'époque actuelle de Ua Pou.



Pointe en nacre
d'hameçon à borite

Ces deux exemples nous fournissent ainsi des éléments sur les deux fondements de l'économie vivrière marquisienne : la pêche et l'agriculture. Celles-ci acquièrent, au cours de l'élaboration de cette culture insulaire, une importance et un statut dont une part de la valeur nous échappe sans doute. Cependant, certains détails, dans le matériel de pêche comme dans les restes faunistiques, dans l'organisation du territoire et des structures comme dans la répartition du paysage végétal, fournissent des prises qui sont autant d'indices permettant de mieux connaître ces populations océaniques et leurs relations avec leur environnement insulaire ■

Pierre Ottino

Bibliographie

● Peuplement et environnement insulaire (Pierre Ottino)

- Bellwood P.S., *A settlement pattern survey Hanatekua valley, Hiva Oa, Marquesas islands*, Pacific Anthropological Records n° 17, Bernice Pauahi Bishop Museum, Honolulu, Hawaii, 1972.
- Heyerdhal T. & Ferdon E.N., *Reports of the Norwegian archaeological expedition to Easter Island and East Pacific*. 2 volumes, New York, Chicago, Monographs School American Research and Museum, New Mexico, 1961-65.
- Kellum-Ottino M., *Archéologie d'une vallée des îles Marquises, évolution des structures de l'habitat à Hane, Ua Huka*, Publication de la Société des Océanistes n° 26, Musée de l'Homme, Paris, 1971.
- Linton R., "The material culture of the Marquesas islands", *Memoirs of the Bernice Pauahi Bishop Museum*, vol. VIII, n° 5, Honolulu, Hawaii, Bishop Museum Press, 1923 ; réédition Kraus, New York, 1974.
- Linton R., *Archaeology of the Marquesas Islands*, Bernice Pauahi Bishop Museum, bulletin n° 23, Honolulu, 1925 ; réédition Kraus, New York, 1974.
- Peltier F.M., *Structures préhistoriques d'une vallée des Marquises, Hanaiapa, Hiva Oa*, Bulletin de la Société des Études Océaniques (BSEO), tome XV, n° 183, 1973.
- Sinoto Y.H., "An archaeological-based assessment of the Marquesas islands as a dispersal center in East Polynesia", in R. Green et M. Kelly (éd.), *Studies in Oceanic Culture history*, vol. 1, Pacific Anthropological Records n° 11, Bernice Pauahi Bishop Museum, Hawaii, 1970.
- Sinoto Y.H., "The Marquesas", chapitre 5, in J.D. Jennings (éd.), *The Prehistory of Polynesia*, Australian National University Press, Canberra, 1979.
- Skjolsvold A., *Excavation of an habitation cave, Hanapeteo valley, Hiva Oa, Marquesas islands*, Pacific Anthropological Records, n° 16, Bernice Pauahi Bishop Museum, Hawaii, 1972.
- Suggs R.C., *The archaeology of Nuku Hiva, Marquesas Islands, French Polynesia*, Anthropological Papers of American Museum of Natural History, vol. 49, part 1, New York, 1961.

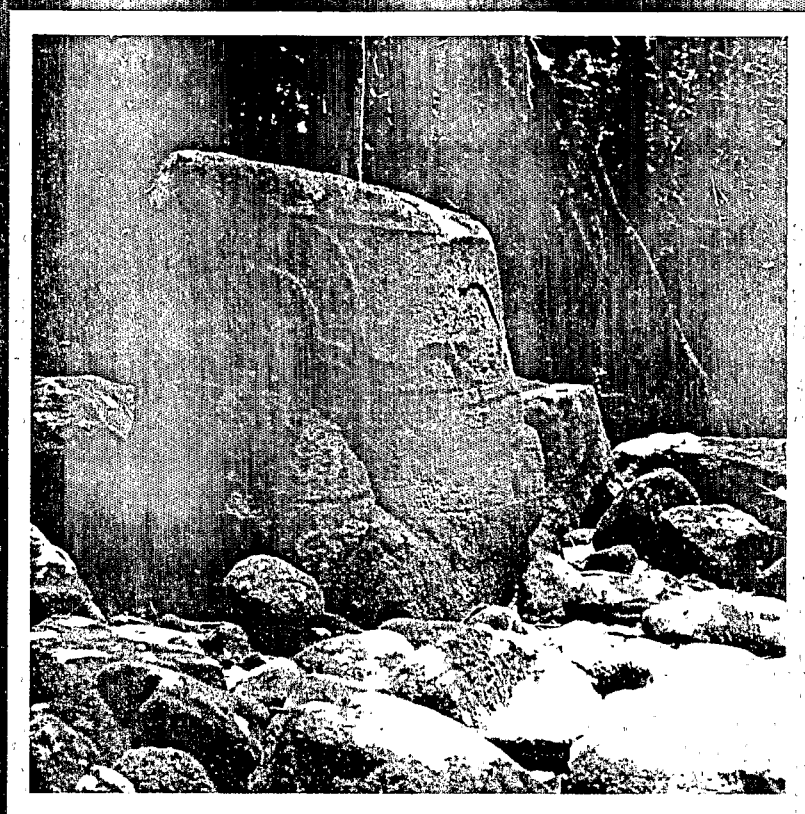
● Les toponymes des îles Marquises (Stéphane Jourdan)

- Collectif, *Atlas de Tahiti et de la Polynésie française*, Éd. du Pacifique, 1988.
- Conte E., *Tereraa, Voyages et Peuplement des îles du Pacifique*, Scoop, Papeete, 1992.
- *Encyclopédie de la Polynésie*, Gleizal-Multipress, Papeete, 1986.
- Gehennec C., "L'année et le ciel polynésien dans les îles de la Société d'avant le contact", in Maurice Graindorge, *Le ciel de Tahiti et des mers du Sud*, 2^e édition, Haere Po no Tahiti, 1988.
- IGN, *Tahiti, Archipel de la Société*, carte touristique au 1:100 000.
- Jourdain P., *Pirogues anciennes de Tahiti*, dossier 4 de la Société des Océanistes, Paris, 1970.
- Lemaître Y., *Lexique du Tahitien contemporain*, Orstom, Papeete, 1973.
- Ottino P. & De Bergh-Ottino M.N., *Hiva Oa, images d'une mémoire océanique*, Centre Polynésien des Sciences Humaines, dépt. Archéologie, Tahiti.
- Oury P., *Encyclopédie des plantes et fleurs médicinales, Polynésie-France*, Éd. Pierre Illouz, Papeete, 1985.
- *Philip's Chart of the stars*, Ed. E.O. Tancock, London.
- Sylvain Teva, *Tahiti et ses îles, Guide touristique*, Éd. Teva Sylvain, Papeete, 1995.
- Vallaux F., *Toponymie et Topographie polynésiennes*, Annales hydrographiques, 1955 ; repris in BSEO n° 254-255, juin 1991.
- Zewen F., *Introduction à la langue des îles Marquises : le parler de Nuku Hiva*, Haere Po no Tahiti, Papeete, 1987.

● La tresse des mots ou Les Marquises à livres ouverts (Daniel Margueron)

Bibliographie littéraire succincte

- Chadourne M., *Vasco*, Livre de Poche (LDP) n° 3353 et *La Table ronde*, 1994 (un roman où le rêve océanien côtoie une réalité moins idyllique).



Tiki de Taaoa, Hiva Oa

À l'aube des temps, vivaient deux divinités, Oatea et sa compagne Atanua. Le monde, alors, n'était qu'océan.

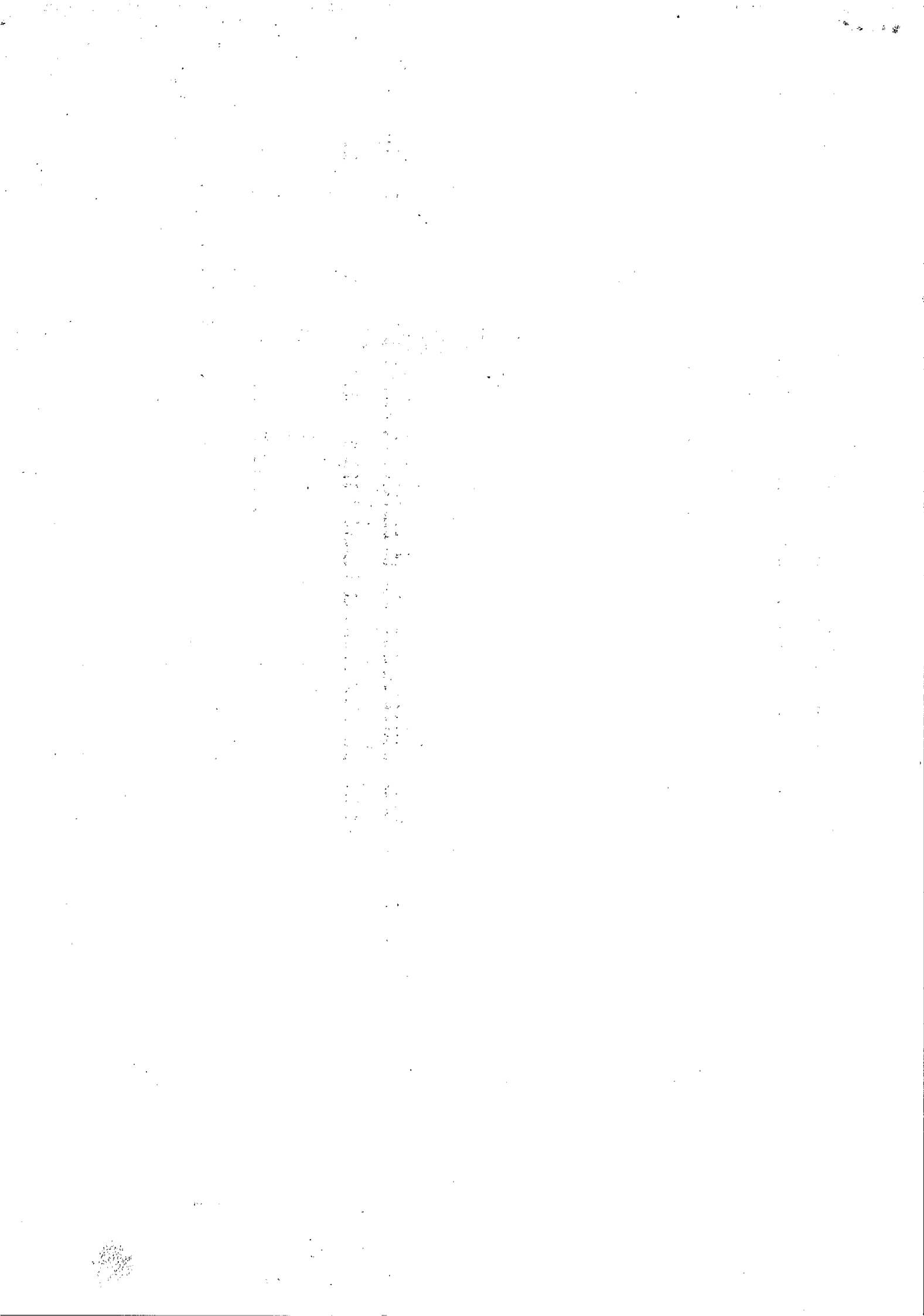
Atanua était heureuse... Mais après une éternité d'errance, elle éprouva le besoin de se fixer...

Oatea se retira dans ses pensées... Un jour, tout s'éclaira : « Cette nuit-même, je bâtirai notre maison ! » s'écria-t-il...

Ainsi commença la construction des îles du Henua Enana ou Fenua Enata, la Terre des Hommes...

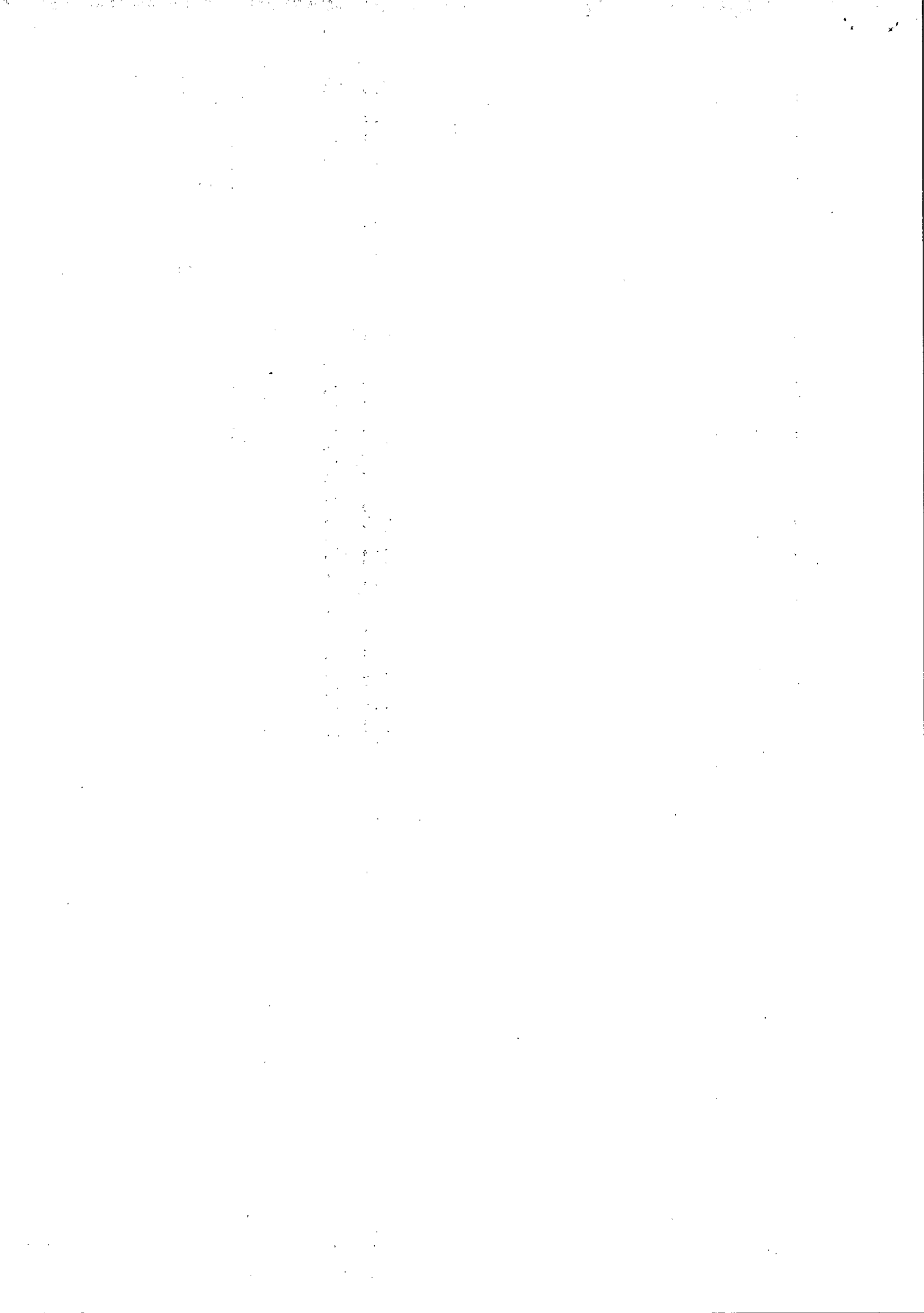
Les Espagnols, il y a quatre siècles, les appelèrent... Las Marquesas de Mendoza. Elles sont désormais... Marqueses, un archipel qui a exercé et exerce toujours sur l'écrivain, le voyageur, le peintre, le touriste de passage, une fascination profonde...

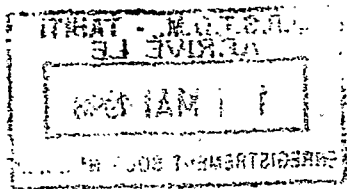
À travers une trentaine de contributions documentaires, cet ouvrage se propose de donner au lecteur l'envie de mieux connaître ces îles... sauvages, austères, mystérieuses..., de les mieux comprendre.





Marquises





**Conception : • le Centre Territorial de Recherche et de Documentation Pédagogiques
• l'Association des Historiens et Géographes de Polynésie Française**

Directeur de la publication : Marc HUET de GUERVILLE

Secrétariat de rédaction : Mareva ITCHENER, Titaina TERA

**Comité de rédaction : Daniel DUBUS, J-Pierre DUPONCHEL,
Aline HEITAA, Vetea PUGIBET, Patrick TARROUX**

Maquette : J-Pierre DUPONCHEL

Illustrations : Vetea PUGIBET

Photo de couverture : Georges COULOMBEL

Consultant : Gilles CORDONNIER

Infographie : POLYTRAM

Impression : STP Multipress

© 1996 - Éditions POLYÈDRE CTRDP

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1996.

ISBN n° 2-910607-02-X

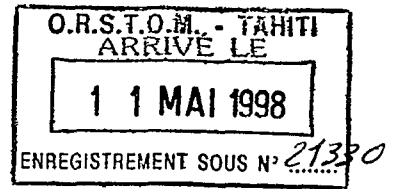


**Centre Territorial de Recherche et de Documentation
Pédagogiques**

BP. 5683 Pirae TAHITI Polynésie française

Téléphone : (689) 42 82 03 Télécopie : (689) 43 31 95





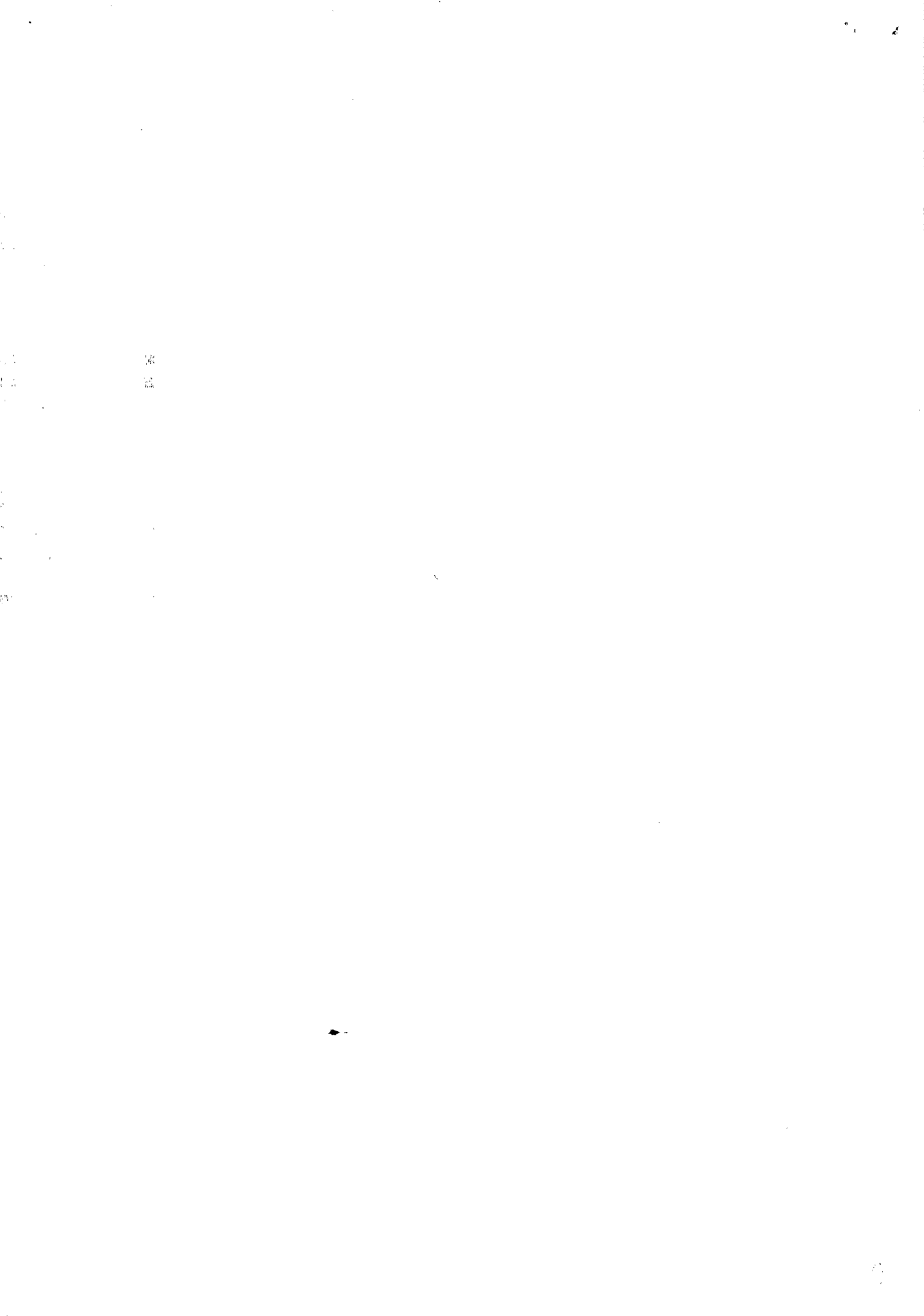
MARQUISES

PT GEOG. HUE

PT 21330

par
l'Association des Historiens et Géographes de Polynésie Française
et le Centre Territorial de Recherche et de Documentation Pédagogiques
de Polynésie Française

Éditions Polyèdre Culture



Sommaire

1. Mythe et littérature

- 13 Légende de la Terre des Hommes
- 22 Un peuple dépossédé de sa culture
- 30 Deux concepts-clés, "hakaiki" et "tapu"
- 34 Fatuiva ou Fatu Hiva ?
- 37 Les toponymes des îles Marquises
- 47 La tresse des mots ou Les Marquises à livres ouverts
- 58 Segalen dans le dernier décor de Gauguin
- 65 Jacques Brel tel qu'en lui-même
- 70 Une île...

2. Découverte des îles

- 75 Peuplement et environnement insulaire
- 97 Les Espagnols aux Marquises
- 110 Les clichés ont la vie dure
- 124 Ua Pou, première île revendiquée par la France

3. La colonisation

- 147 Les îles Marquises, 1774 - 1929
- 155 L'évangélisation des îles Marquises
- 168 L'école des sœurs d'Atuona
- 187 Séjour de la flotte allemande à Nuku Hiva en 1914
- 196 Un inspecteur des Colonies aux Marquises en 1929

4. Marquises d'aujourd'hui

- 209 Indices de volcanisme résiduel
- 222 Tai Toko ! ou L'imminence d'un cataclysme
- 231 Lointaines Marquises
- 251 Problèmes et projets des communes des Marquises...
- 252 • Fatuiva
- 258 • Hiva Oa
- 262 • Nuku Hiva
- 271 • Ua Pou
- 276 • Ua Huka
- 280 Un mariage franco-marquisien ?
- 286 Vivre aux Marquises

Planches couleur, Annexes, Bibliographie, Crédits iconographiques

2

Découverte des îles

Peuplement et environnement insulaire
Les Espagnols aux Marquises
Les clichés ont la vie dure
Ua Pou, première île revendiquée
par la France

